Région

# Cultures bio: des solutions pour plus de performance

#### **AGRICULTURE BIOLOGIOUE**

Agro-Transfert, les chambres d'agriculture, l'ABP et le Gabnor livrent quatre ans de travail sur le projet «Agri-Bio: de la connaissance à la performance», une aide concrète à la pratique du bio pour les agriculteurs.

Gérer les adventices et l'azote. Voilà le casse-tête des cultivateurs bio. L'agriculture biologique suscite pourtant l'intérêt des producteurs des Hauts-de-France, intéressés par une croissance rapide des marchés bio (+ 20 % au premier semestre 2016 par rapport à 2015). En témoignent les 15 % de surfaces supplémentaires converties entre 2014 et 2015 en région. Mais, jusqu'alors, les solutions pour maîtriser l'invasion des vivaces, notamment du chardon, et pour rendre l'azote disponible au moment où les cultures en ont besoin, restaient floues.

Un frein à la conversion, car la performance n'est pas optimale. Pour répondre à ces questions, Agro-Transfert ressources et territoires, les chambres d'agriculture des Hauts-de-France, l'ABP et le Gabnor travaillent depuis quatre ans au projet «Agri-Bio : de la connaissance à la performance».



Le projet Agri-Bio a permis de relever, par exemple, que l'association entre un protéagineux et des céréales (ici féverole, triticale et orge), permettait de maîtriser l'enherbement sur les protéagineux, par ailleurs intéressants pour introduire de l'azote dans la rotation.

Que Transport

Le but : «Proposer des clés de réussite aux agriculteurs bio et à ceux qui aimeraient se convertir, explique Aïcha Ronceux, chargée de projet. Pour cela, nous avons suivi seize fermes, réalisé des expériences et croisé les connaissances des agriculteurs qui pratiquent depuis plusieurs années avec celles de techniciens.»

#### Maîtriser le chardon envahisseur

La principale bête noire des cultures bio : le chardon, redoutable envahisseur. Pour limiter sa propagation, la semence de luzerne dans la rotation des cultures s'avère très efficace. «Cependant, les débouchés de la luzerne sont faibles pour les agriculteurs en grande culture. Elle peut être valorisée en la vendant à une usine de déshydratation, mais il n'y en a pas dans la région, ou grâce à l'élevage», confie Aïcha Ronceux. Pour com-penser, la culture suivante, choisie à haute valeur ajoutée (blé par

exemple), permet d'équilibrer la marge brute.

Autre solution, «des cultivateurs réussissent à maîtriser le chardon grâce à des interventions mécaniques bien calculées dans la rotation, avec des déchaumages répétés en automne et au printemps et avec du binage des cultures». L'inconvénient, cette fois, est le temps passé dans les champs. Le projet Agri-bio a donc proposé des méthodes pour optimiser ces interventions, en adaptant les délais entre déchaumages, en fonction de la biologie du chardon.

Chez François Desruelles, agriculteur (95 ha de grandes cultures et légumes plein champs dans le Pas-de-Calais) qui a fait le choix de ne pas semer de luzerne, les actions seraient, par exemple, le travail du sol de plus en plus profond à l'automne, le labour en bonnes conditions avant les cultures de printemps et le sarclage des légumes, avec autant de passages que nécessaire, ainsi que du désherbage manuel. Trois salariés s'occupent du tri, du conditionnement et du désherbage, une charge temporelle conséquente.

### Valoriser l'azote du sol

De l'azote dans le sol des parcelles bio, il y en a, même souvent autant que dans les conventionnelles : jusqu'à 200 kg en entrée d'hiver. Les leviers d'introduction sont nombreux: légumineuses (luzerne, pois ou féverole, trèfle blanc en interculture), produits organiques, minéralisation de l'humus du sol... Mais Aïcha Ronceux soulève que «l'enjeu est de pouvoir profiter de cet azote au bon moment. Il faut qu'elle se minéralise pour que la culture puisse en profiter. Cela dépend de la flore microbienne du sol, de la météo... De tout un tas de facteurs». Le projet Agri-Bio a mis en lumière les pratiques à mettre en place : association de cultures pour favoriser l'intégration de protéagineux (légumineuses dont les graines sont riches en protides)

dans la rotation succession de cultures revues pour simuler la dynamique de l'azote des précé-

Chez François Desruelles, le problème de l'azote disponible en faible quantité subvient surtout après la culture de chicorée. Il a donc été proposé de remplacer le blé après la chicorée par de l'avoine, qui a des besoins moindres en azote. Il pourrait aussi avoir recours à des échanges paille-fumier, pour améliorer la fertilité des sols tout en limitant les charges.

#### Trouver le bon compromis

Toutes ces propositions doivent être choisies «presque au cas par cas», car chaque pratique est différente en fonction du lieu, de la nature du sol et des cultures. «Les systèmes bio résultent de compromis, avec des points de divergence qu'il faut avoir en tête au moment de faire un choix de pratique», assure Aïcha Ronceux. En éditant des fiches thématiques de synthèse des leviers disponibles pour la gestion de l'azote et des adventices, les acteurs régionaux R&D agricoles espèrent rendre ces conseils accessibles. Les acteurs du projets organisent également des formations régulières, auprès des agriculteurs et des techniciens-conseils. Ils poursuivent leur travail de recherche pendant au moins trois ans : «Nous avons encore des progrès à faire sur la gestion des adventices. Nous voulons aussi nous intéresser aux légumes de plein champs.»

Alix Penichou Plus d'informations et résultats des recherches sur http://www. agro-transfert-rt.org/

#### Gilles Salitot

Spécialiste de l'agriculture bio pour la Chambre d'agriculture des Hauts-de-France

## «Notre région est le petit poucet de l'agriculture bio française»

Que représente l'agriculture biologique dans les Hauts-de-France ?

Nous sommes un peu le petit poucet de l'agriculture biologique française. L'activité représente 5,7 % de la surface agricole utile, en France. Chez nous, elle est équivalente à 1,3 % de la surface utile agricole. 2,4 % dans le Nord, puis 1,8 % dans l'Oise, et les trois autres départements sont en retrait (0.8 % dans la Somme). Nous avons 20 000 ha de bio en 2016, dont un peu plus de la moitié (12 000 ha) en Picardie. 660 producteurs de la région sont certifiés, dont un tiers de maraîchers, qui cultivent

des petites surfaces. Car l'agriculture bio se marie très bien avec les fonctionnements en circuit court. Les autres sont en polyculture-élevage, ou même 100 % en élevage (dans l'Avesnois et au pays de Bray) ou 100 % en culture (dans le Santerre). En Picardie, il y a environ 90 agriculteurs certifiés dans chaque département, mais les exploitations sont plus grandes dans l'Oise

Peut-on expliquer notre croissance limitée dans ce domaine ?

est plutôt industrielle. Une

L'histoire de notre agriculture

conversion nécessite une autre vision du métier et une autre manière de travailler. Pas évident de franchir le pas ! Et puis certaines filières très répandues chez nous, comme la betterave sucrière, ne sont pas valorisées en bio. On pourrait le faire, mais la volonté n'y est pas. Cependant, les chiffres ont vraiment augmenté en région depuis cing ans. Les surfaces bio ont presque doublé.

Comment percevez-vous l'avenir du bio en France et dans notre région ?

Depuis quinze ans, il y a une vraie évolution du bio. On ne

peut plus parler de niche à l'échelle nationale. Les agriculteurs percoivent les limites de l'agriculture conventionnelle. et puis il y a une vraie valorisation du label bio. Les MAE (Mesures agro-environnementales), des aides à la conversion pendant cinq ans, dont le montant dépend de l'orientation des parcelles, sont un sacré coup de pouce. Cependant, un professionnel ne peut pas réussir sa conversion si sa seule motivation est l'argent. Car le facteur de réussite est la curiosité : ce sont des pratiques très techniques, qui

nécessitent un questionnement permanent.

INTERVIEW

Sur quoi les acteurs régionaux doivent-ils travailler pour aider la filière à décoller ?

La question qui revient le plus souvent est la gestion des adventices et de l'azote. C'est pourquoi nous nous sommes concentrés dessus, avec le projet Agri-Bio. Il faut proposer des référentiels de pratiques plus précis sur la diversité des solutions. Plus on sera précis, plus les agriculteurs seront confiants pour se convertir.